



Sébastienne Guyot (1894-1941)

Une seule femme est inscrite sur le monument aux Morts pour la France des Centraliens : Sébastienne Guyot (21 C). Elle est absolument admirable. Il y eut en elle, dans sa vie trop brève de 47 ans, trois personnages exceptionnels : elle fut l'une des premières jeunes femmes admises dans notre École et elle devint une spécialiste réputée en Aérodynamique ; elle fut aussi l'une des premières athlètes françaises de classe internationale ; elle fut, enfin, l'une des premières résistantes, sinon la première : une résistante spontanée de juillet 1940.

Lorsque, en avril 1917, il fut décidé d'accepter des jeunes filles au concours d'entrée à Centrale, il faut bien comprendre qu'aucun règlement n'eut à être modifié : on n'avait pas cru, jusqu'alors, que l'on doive un jour former des femmes au dur métier d'ingénieur ! Elles furent sept jeunes filles à réussir le concours d'entrée de 1918, dont Sébastienne Guyot. On décida seulement qu'elles occuperaient le premier rang des amphes et qu'elles disposeraient d'une thurne bien à elles. Une timide ségrégation.

Notre héroïne était née le 26 avril 1896 à Pont-l'Abbé dans le Finistère au sein d'une famille modeste. Son père était gendarme à cheval. Elle sera la seconde de quatre enfants, les trois autres étant ses frères. Au printemps de 1917, elle a donc tout juste 23 ans ; institutrice dans les environs de Vannes, elle est financièrement indépendante. Mais elle n'a pu constituer que de modestes économies ; elle se lance cepen-

dant, d'elle-même, dans la préparation au concours de 1918 en cessant d'enseigner pour s'inscrire, en octobre 1917, en classe préparatoire au Lycée Jules Ferry à Paris. Ce lycée est alors dirigé par une maîtresse femme, Mademoiselle Amieux, titulaire, s'il vous plaît, de l'agrégation masculine de mathématiques, et qui sut développer beaucoup d'autres vocations féminines.



Sébastienne Guyot (1894-1941).

Sébastienne a osé ! Elle sait pourtant que sa réussite est aléatoire, qu'elle ne peut être aidée par ses parents et qu'il y a encore une sorte de réprobation publique à voir « des femmes accéder à des métiers d'hommes ».

Notre héroïne se place du premier coup cinquante-septième sur 427 candidats reçus. Elle choisit la spécialité Mécanique. Elle quitte l'École dans la promotion 1921, section C ; son rang y est mieux qu'honorable, puisqu'elle est quarantième sur 132 diplômés.

Son orientation immédiate vers l'Aviation a sans doute pour origine la guerre vaillante de son frère aîné dans cette arme, Georges, qui avait un peu plus de vingt ans lors de la déclaration de guerre en 1914. Il a combattu dans l'aviation comme observateur à partir de septembre 1916. Abattu au printemps de 1917, il est grièvement blessé. Il ne reprend le combat qu'en octobre 17 et il obtient son brevet de pilote en mai 1918. Notre héroïne passe quelques mois successivement dans deux entre-



RETROUVEZ SUR
www.centrale-histoire.centraliens.net

Les Centraliens sur le Web

dans **Histoire de Centraliens**,
tous les articles historiques publiés
dans la revue **Arts et Manufactures** et
Centraliens depuis 1951.

prises parisiennes dont le souvenir s'est estompé : d'abord les Établissements Lumière, une fabrique d'hélices pour avions (rien à voir avec le cinéma !) ; puis, au sein des Ateliers de construction de l'Ouest, où elle tient un certain temps un poste d'autorité en atelier ; l'entreprise est alors dirigée par un Centralien, Pierre Lescop (1910), ancien pilote de guerre.

Dès l'annuaire de 1922, Sébastienne Guyot est notée comme appartenant au « Bureau d'études aérodynamiques Louis de Monge », à Issy-les-Moulineaux (Hauts de Seine). C'est un bureau qui est censé développer de bonnes idées pour l'aviation (ainsi, Monsieur Lumière fabrique-t-il alors ses hélices suivant un brevet de M. de Monge). Elle y reste jusqu'en 1928. C'est là qu'elle commence à acquérir sa réputation de brillante aérodynamicienne.

L'annuaire de 1928 mentionne encore cet employeur, mais donne, comme adresse personnelle, « 1, rue Dante – Paris V^{ème} ». Elle occupera cet appartement jusqu'à la guerre. Notons que la rue Dante est bien placée : elle débouche dans le carrefour du boulevard Saint Germain et de la rue Saint Jacques ; de l'immeuble, on aperçoit Notre-Dame. Tout ceci correspond désormais à une certaine aisance matérielle qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors.

Elle est, ensuite, notée dans les annuaires de 1929 à 1935 comme ingénieur aux « Hydravions Lioré & Olivier, Quai de la Seine à Argenteuil ». Une société solide et sérieuse ! Cette entreprise conçoit et réalise certes de bons hydravions, mais aussi des avions dont le plus célèbre fut notre meilleur bombardier moyen de la seconde guerre mondiale, le LeO 45, construit à près de 900 exemplaires sous différentes versions.

Au sein de cette société, Sébastienne Guyot conforte sa réputation de bonne spécialiste en Aérodynamique. Les historiens retrouvent la trace de son activité dans le dessin des fuselages et des coques de plusieurs hydravions.



Brevet d'invention d'un dispositif de supersustentation et propulsion pour aéronefs à voilure tournante.



Vers la fin de 1932, à mi-parcours de son activité chez Lioré & Olivier, Sébastienne Guyot va prendre une première décision inattendue qui confirme son refus d'une féminité classique, qui complète sa sportivité naturelle (dont nous parlerons plus avant), et surtout qui concrétise son aisance matérielle : elle apprend à piloter et elle s'achète un avion léger d'occasion ! C'est un Farman 231 à ailes surbaissées, deux places torpédo en tandem, avec un moteur Renault de

95 chevaux. On est désormais loin de la jeune institutrice bretonne perdue dans les landes de son pays natal ! Ceci implique, très probablement, qu'elle possédait aussi une automobile pour rejoindre son aéroclub : un cas assez rare pour une femme seule en 1932.

Le second virage inattendu qu'elle prend, dès cette année-là, concerne directement sa vie professionnelle : elle s'oriente vers les voilures tournantes. C'est, en effet, dès 1933 que nous avons retrouvé dans les archives du Service historique de la Défense à Vincennes, en section Air, la trace administrative – à défaut du dossier technique – d'un hélicoptère de sa conception qui est prévu en 1938 comme devant être construit par l'Arsenal de l'Aéronautique fraîchement constitué. L'issue malheureuse de la campagne de France ne permit pas d'aller plus avant.

L'hélicoptère de notre héroïne utilise « le soufflage dans les pales du sustentateur ». En langue française moderne, il faut lire rotor pour sustentateur et comprendre que cette conception évite d'installer un petit rotor de queue anti-couple. C'est une idée très séduisante qui a tenté, de par le monde, bon nombre de concepteurs d'hélicoptères.



LeO 45.



Farman 231.



Mais elle n'a, en fait, reçu qu'une seule réalisation industrielle : en France, précisément, et peu après la guerre ; ce fut le célèbre « Djinn » apparu à la SNCASO en 1953 (178 exemplaires construits). S'il n'y avait pas eu cette vraie réussite, nous dirions que l'idée des pales soufflées était une fausse bonne idée !

Mais pourquoi un tel choix ? La lecture – parfois difficile ! – des six brevets que Sébastienne Guyot a pris de 1932 à 1939 nous permet de comprendre qu'il y avait aussi un but aérodynamique : améliorer la portance des pales en y contrôlant la couche laminaire grâce à des fentes de diffusion du souffle d'air appropriées. Il y a donc une certaine continuité dans le métier...

Les annuaires centraliens de 1936 et 1937 indiquent : « *Collaboratrice extérieure du Ministère de l'Air* ». Ceux de 1938 et 1939 mentionnent une nouvelle adresse d'employeur : « *Arsenal de l'Aéronautique, Vélizy-Villacoublay (Seine & Oise)* ». Or, l'Arsenal est un résultat de la politique des nationalisations. Rien ne nous explique alors le statut initial de notre héroïne, mais tout laisse à penser qu'il y a une continuité dans son travail et qu'un jour – quand le statut de l'Arsenal est, enfin défini et qu'il est écrit qu'il produira son hélicoptère – elle abandonne son statut initial de « contractuelle » (avant la lettre) pour redevenir une salariée classique.

L'athlète de niveau international

Sébastienne Guyot fut une athlète de haut niveau en course à pied. Nous savons qu'elle appartient à l'Académia, l'un des trois ou quatre clubs assurant la promotion en France du sport féminin. Une recherche historique est à poursuivre pour en savoir plus. Néanmoins, nous apprenons, à la lecture des journaux sportifs de l'époque, qu'il y avait parmi les journalistes et jusqu'au niveau de Pierre de Coubertin lui-même – et donc dans le grand public français – un courant d'opinion qui était très défavorable au sport féminin ! Là encore, elle sut le surmonter.



Sébastienne Guyot, a battu, en championnat de Paris de cross, à Saint-Cloud, Mesdemoiselles Trente et Neveu.

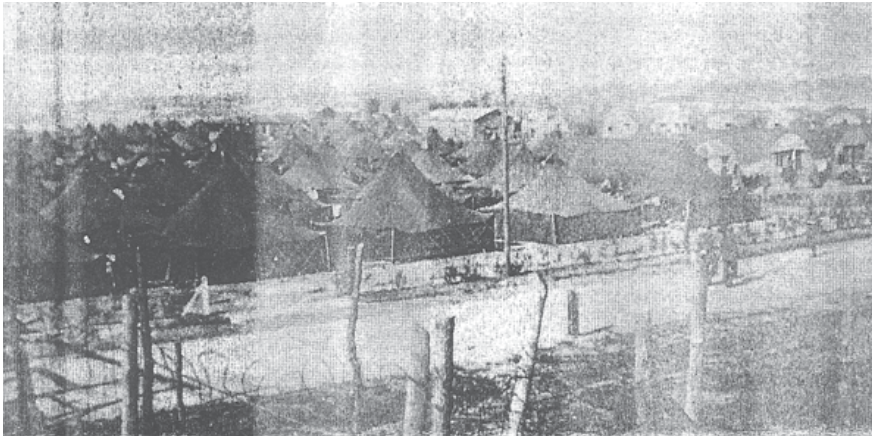
Voici, sans autre commentaire, l'essentiel de son palmarès :

- **Championne de France de cross féminin en 1928 (elle a 32 ans).**
- **Sélectionnée pour le 800 mètres des Jeux Olympiques d'Amsterdam en 1928.**
- **Vice-championne de France de cross féminin en 1929 et en 1930.**
- **Engagée jusqu'en 1932 dans des compétitions internationales.**

Résistante et martyre

Au début de juillet 1940, Sébastienne Guyot apprend à Toulouse que son plus jeune frère, le capitaine René Guyot, est prisonnier de guerre au camp de Mulsanne près du Mans. Elle décide d'aller le libérer et elle l'atteint à la mi-juillet. Étant désigné « commandant du camp », c'est-à-dire considéré par la Wehrmacht comme son interlocuteur principal, il refuse de suivre sa sœur. Peu de jours après, les Allemands s'aperçoivent du manège de Sébastienne et l'arrêtent ; ils la jugent en conseil de guerre et la condamnent le 5 août à six mois de prison.

« ... les Allemands s'aperçoivent du manège de Sébastienne et l'arrêtent ; ils la jugent en conseil de guerre et la condamnent le 5 août à six mois de prison. »



Camp de prisonnier de Mulsanne, juillet 1940.



Au niveau actuel de notre recherche nous ne pouvons pas savoir comment elle a été informée, ni par quel moyen matériel elle s'est déplacée de Toulouse au Mans. Mais décidément, là encore, sa détermination triomphe de tous les obstacles !

Tout est surréaliste dans ce récit, jusqu'au refus de son frère qui, certes, n'a pas encore pu mesurer la férocité de l'adversaire (quatre ans plus tard, personne n'aurait hésité à fuir !). Et lorsque l'on découvre que le personnel de la prison – certes encadré par

l'Occupant – reste français, qu'un aumônier – français – vient la visiter régulièrement et que cela n'a pas permis qu'elle soit soignée correctement lorsqu'elle tombe malade – elle qui avait un organisme d'athlète au-dessus de tout soupçon de faiblesse – on reste abasourdi !

Elle prend le temps d'écrire à un jeune neveu une lettre courageuse dont nous n'avons retrouvé que quelques bribes, aux accents étonnamment gaulliens...

Puis, dans le dernier mois de sa détention, en janvier 1941, elle tombe gravement malade ; très amaigrie, elle est hospitalisée, on parle de lui couper une main ; son frère aîné Georges vient la chercher depuis Paris et la ramène à l'hôpital Broussais où elle meurt le 21 août 1941 « dans d'atroces souffrances ».

À la Libération, ses frères lui feront accorder la Médaille de la Résistance à titre posthume. ■



Michel de la Burgade (56)

APPEL À TÉMOINS...

Nous voudrions retrouver les descendants indirects de Sébastienne Guyot. Or, d'évidence, nous ne pouvons pas faire un simple appel à témoins sur le seul nom de famille.

Notons, tout d'abord, que la famille du gendarme Sébastien Guyot et de son épouse Louise est un bel exemple de méritocratie sous la III^{ème} République : l'aîné est un brillant militaire, les trois autres excellent dans leurs études supérieures.

Georges Guyot (1894-1982), l'aîné dont nous avons déjà parlé, termine sa carrière peu après la seconde guerre mondiale comme colonel de l'Armée de l'Air ; il est commandeur de la Légion d'Honneur ; il a appartenu au réseau de résistance Hector ; il fut marié et père de trois garçons.

Roger Guyot (1901-1980), Polytechnicien de la promotion 1921, a travaillé chez Manhurin et fut marié sans enfant.

René Guyot (1903-1977), Polytechnicien également de la promotion 1925, sorti dans le Génie, arme des Transmissions, a été professeur dans cette spécialité ; il fut marié et père d'un garçon.

Il est donc avéré que Sébastienne Guyot a eu quatre neveux, qui pourraient être actuellement septuagénaires ou jeunes octogénaires. Le plus âgé serait Jean-Jacques, le fils aîné de Georges, celui auquel elle a écrit durant sa captivité. Il pourrait être né en 1929. Ses deux frères sont nés après 1934.

Le fils de René ne peut être né qu'entre 1928 et 1931, sa mère étant morte cette année-là.

Voici les noms des familles alliées : Raimaud, Fourchault, Meyer-Goger, Rousson, Colette.

Un grand merci par avance à tous ceux qui pourraient nous mettre sur une piste ! (téléphone : 01 30 24 76 73)